

# Le développement, c'est le Mal

Serge Latouche

Professeur émérite d'Économie politique à l'Université Paris-Sud, Serge Latouche développe, depuis les années 1960, une critique radicale du développement et de la croissance économique. Selon lui, la science, devenue technoscience au sortir de la Seconde Guerre mondiale, avec l'alliance – inédite dans l'Histoire – des scientifiques et des techniciens, a joué, et joue plus que jamais de nos jours, un rôle moteur dans l'expansion du capitalisme thermo-industriel. « *Le Mal* », selon cet « objecteur de croissance », qui en appelle à la « *dissidence* » face à un système « *insoutenable* » menant tout droit au « *suicide de l'espèce humaine* ».

\* \* \*

[...] Le mot « *développement* » appartient à la biologie évolutionniste, tout comme le mot « *croissance* ». [...] en anglais et en français, l'utilisation du mot « *développement* » – dans son sens économique – est venue bien après, autour de la Seconde Guerre mondiale. Si le fameux discours d'Harry Truman, le 20 janvier 1949, est pris comme date symbolique de la naissance de la notion de « *développement* », c'est parce qu'il envoie un signal fort. Pour la première fois, Truman, président des États-Unis, va parler de développement et de sous-développement économique.

Auparavant, le monde était divisé en cinq continents, avec des centaines de pays et des coutumes très variées. Il y avait, bien sûr, les « *sauvages* » et les « *barbares* » d'un côté et les « *civilisés* » de l'autre. Mais ces catégories demeuraient assez floues. Les Occidentaux savaient mal qui mettre dans une catégorie et qui mettre dans une autre – les Hindous et les Chinois sont-ils civilisés ? Si les Africains sont des sauvages, quid des Sud-Américains ? etc. Il y avait une large mosaïque subjective pour classer les pays.

En 1949, étant donné que les deux plus grands empires – la Grande-Bretagne et la France – sont à terre, les États-Unis deviennent la puissance hégémonique parce qu'économiquement la plus riche, et non pas forcément la plus cultivée ou la plus civilisée. Ils vont alors pouvoir imposer une nouvelle classification des pays en imposant l'idée que tous les peuples du monde partagent en commun le fait qu'ils sont plus ou moins riches, donc plus ou moins développés. Cette division, entre pays développés et pays sous-développés, va être vue comme une évolution naturelle dans la vie des « *organismes* » humains et sociaux et va petit à petit s'imposer.

C'est aussi durant cette période que va sortir le fameux livre de Walt Whitman Rostow, *The Stages of Economic Growth: A Non-Communist Manifesto* (Cambridge University Press, 1960), qui va développer l'idée que les sociétés traversent cinq stades. Finie l'opposition barbares/civilisés. Désormais, c'est la variable économique qui permet de déterminer si l'on est dans une société traditionnelle, en voie de développement, à maturité, etc. En revanche, la phase de déclin, propre à tout être biologique, n'existe plus ici. L'économie, c'est toujours la croissance. C'est la réduction de l'idéologie du Progrès à une rhétorique purement économique.

Les Américains ont gagné la guerre parce qu'ils étaient les plus développés techniquement. Pour que les autres peuples se développent, l'idée qu'il suffit de leur transférer les moyens techniques s'impose alors. C'est le début de l'assistance technique lancée par l'Organisation des Nations Unies (ONU) vers les pays dits « *en voie de développement* », qui permet en même temps aux États-Unis de s'emparer des marchés des ex-empires coloniaux. Il faut se rappeler que ce sont quand même eux qui ont très largement favorisé l'indépendance des ex-colonies, notamment pour cette raison, mais aussi, bien sûr, pour qu'elles ne tombent pas dans l'orbite communiste. Le développement dont parle Truman est donc la transposition, dans le domaine de l'économie, de concepts nés dans la biologie. Chez Charles Darwin, la croissance, c'est la transformation quantitative des organismes ; et le développement, c'est la transformation qualitative. Par conséquent, on pense l'économie comme un organisme, ce qui est une imposture, puisque l'économie ne peut être qu'une partie et non le tout.

[...] Jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, la science n'a pas forcément eu un rôle de tout premier ordre dans ce qu'on appelle aujourd'hui « *le développement* ». Mais c'est à partir de l'époque où cette notion de « *développement économique* » émerge – c'est-à-dire au cours de la seconde moitié des années 1940 – que l'on commence à parler des « *technosciences* ». Certains datent leur naissance avec le Projet Manhattan. Ce sont ces

technosciences qui vont jouer un rôle central dans le développement. Il faut comprendre leurs différences avec la science. Quand Albert Einstein met au point sa théorie de la relativité, c'est un scientifique. Ce n'est pas un technicien. Il est alors bibliothécaire à l'Institut Fédéral de la Propriété intellectuelle à Berne, en Suisse, et il travaille avec du papier et un crayon, rien de plus. Et cela lui permet de découvrir l'une des théories les plus extraordinaires qui soient. Rien à voir avec les laboratoires scientifiques des années 1950 ou d'aujourd'hui.

Avec le Projet Manhattan – projet technoscientifique par excellence –, des techniciens vont travailler avec des scientifiques. Les techniciens se font scientifiques et les scientifiques, techniciens. Jusque-là, les scientifiques travaillaient avec de petits moyens. À partir de cette époque, il va y avoir l'apport de procédés techniques et de moyens colossaux dans la recherche scientifique. Aujourd'hui, si l'on regarde aux États-Unis, le moindre laboratoire de recherche a du matériel qui vaut plusieurs millions de dollars. Ce sont les technosciences, plus que la science, qui vont endosser un rôle essentiel dans le développement.

Je crois qu'il faut décoloniser les sciences. La science occidentale – on la fait remonter à Galilée – part du principe que la nature serait *more geometrico*, qu'elle obéirait à la raison mathématique. Or, si les mathématiques sont effectivement une science abstraite – une formidable construction par ailleurs –, en revanche, la nature n'obéit pas à cette réalité mathématique.

C'est pour ça que les économistes se sont plantés. Ils ont construit leur discipline sur les bases de la mécanique rationnelle d'Isaac Newton alors que la vie économique se déroule dans un monde qui obéit aux lois de la thermodynamique, et en particulier à la loi de l'entropie. Il y a dans la nature une irréversibilité qu'il n'y a pas dans les mathématiques sur lesquelles l'économie classique s'est fondée.

Et alors, la science qui pense qu'il n'y a pas de limite aux possibilités de l'homme de tout faire, de tout résoudre, c'est ce qu'on appelle « *la science prométhéenne* », qui pense l'homme comme un demiurge. Cette science-là, il faut la réviser. Toutes les autres conceptions de la science avaient, bien sûr, un idéal de la connaissance, de la curiosité scientifique, mais elles n'étaient pas dévorées par la volonté de puissance, si caractéristique de notre conception.

La science n'a eu ce rôle moteur dans le développement qu'à partir du moment où les scientifiques sont devenus des fonctionnaires de la « *méga-machine* » techno-économique. Tant que les scientifiques étaient « *indépendants* », ils ne se préoccupaient pas d'un quelconque développement.

[...] C'est seulement après la Seconde Guerre mondiale, lorsque les savants deviennent techniciens, et ont besoin de matériels pour travailler, qu'ils perdent petit à petit leur liberté, en devenant notamment salariés. À ce moment-là, va s'amplifier la dépendance des chercheurs vis-à-vis des acteurs privés. Nous débouchons sur une situation où, aujourd'hui, si nous prenons l'exemple du secteur de la santé, il y a très peu de recherches sur les perturbateurs endocriniens, par exemple, car ce sujet n'intéresse pas les laboratoires pharmaceutiques. Les crédits vont plutôt à la recherche sur la génétique. Idem pour l'agriculture. Il n'y a presque aucun crédit de recherche sur l'agro-écologie et la vie des sols, au profit de recherches sur les engrais et les pesticides. L'un des problèmes fondamentaux, c'est que la science s'est petit à petit vendue au Marché et au Capital.

À l'origine, le développement est une affaire d'État. Le Marché n'a pas les instruments pour s'en saisir. Le développement, c'est une forme de guerre. Pour Ivan Illich, c'est la guerre aux pauvres. Même certains économistes assez orthodoxes, comme Jacques Austry – auteur du *Scandale du développement. Vingt-cinq ans après* (Payot, 1987) – explique que les sociétés qui ont été « *émancipées* » après la Seconde Guerre mondiale n'avaient aucune aspiration au développement. Elles avaient des aspirations concrètes contre la famine, des aspirations à vivre mieux, mais en aucun cas des aspirations au développement.

La première chose pour atteindre le développement, c'est de créer des besoins. Et pour les créer, il faut rendre insatisfaits les gens de ce qu'ils ont. En ce sens, le développement, c'est la guerre au vernaculaire. C'est-à-dire la guerre à la façon dont les gens s'en sortaient par eux-mêmes, de façon autonome, pour qu'ils deviennent dépendants du Marché. Mais, pour qu'ils puissent acheter des produits, il leur faut en retour avoir quelque chose à vendre : c'est leur force de travail.

Dès l'origine, il n'y a que l'État qui peut détruire les anciennes conditions d'existence pour en imposer de nouvelles. C'est notamment ce que fera Jean-Baptiste Colbert en imposant la création de manufactures dans

lesquelles les gens travailleront comme des esclaves. Quand Lénine puis Joseph Staline ont voulu développer la Russie, cela s'est fait avec des moyens d'une grande brutalité pour casser le vernaculaire et obliger les gens à se soumettre à la discipline capitaliste. Le développement, c'est le développement du capitalisme. Mais il ne se produit pas spontanément par le Marché, qui peut co-exister avec une société traditionnelle sans problème. Le Marché existait en Afrique depuis des millénaires – Hérodote en parlait déjà –, mais ça n'a pas créé le développement. Le développement est une entreprise de recherche de puissance, avant tout à des fins militaires, qui ne peut se faire que par l'appui de l'État.

Le développement, c'est la transformation qualitative de la croissance. C'est donc le développement infini, l'accumulation illimitée. Un développement infini est incompatible avec une planète finie. Cette contradiction, nous la découvrons tardivement finalement. Chez Karl Marx, il n'y a rien là-dessus. Pour lui, la contradiction principale était l'exploitation de la force de travail par le capitalisme, qui crée un antagonisme de classes.

Même si cette contradiction est peut-être plus vraie que jamais, elle ne suffit pas à menacer le système, car ce dernier a une capacité extraordinaire à manipuler et intégrer la classe ouvrière. D'une part, parce qu'il y a un élément fort important que Marx a considérablement sous-estimé : c'est la colonisation de l'imaginaire, à travers la capacité du système à détruire les liens sociaux, à atomiser le corps social. En ce sens, Margaret Thatcher avait raison lorsqu'elle affirmait qu'il n'y a pas de société mais bien plutôt un consortium de firmes transnationales, consortium qui a une puissance médiatique fantastique et, par conséquent, une capacité de manipuler les « atomes sociaux » pour perpétuer l'ordre établi.

Fort heureusement, cette opération ne peut jamais totalement réussir. Dans un État totalitaire *soft*, comme celui dans lequel nous sommes – totalitarisme qui passe par le contrôle médiatique, différent, bien sûr, du totalitarisme soviétique ou nazi –, il y a toujours des dissidences. C'est là une deuxième contradiction du développement mais, nous le voyons bien, elle n'est pas suffisante. À l'heure actuelle, les limites environnementales et le défi écologique apparaissent comme *la* contradiction pour remettre en question et détruire les fondements insoutenables de notre système.

[À propos de la dissidence] nous avons une expérience très intéressante, qui existe depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1994, quand les néo-zapatistes sont arrivés à San Cristóbal de Las Casas, au Chiapas, et ont commencé à libérer les cinq zones que l'on appelle les « *Caracoles* ». Une expérience qui perdure aujourd'hui encore – et qui est bien documentée par Jérôme Baschet. Nous avons vu aussi les deux révolutions équatorienne et bolivienne sur le credo du « *buena vivir* », qui montrent la capacité de résurgence, de résilience, des autochtones, qui n'ont pas complètement disparu.

Parallèlement, il y a une alliance objective qui se forme entre les intellectuels dissidents les plus avancés et ces mouvements qui luttent contre le développement. Ça n'est pas un hasard si ce mouvement a pris corps au Mexique car, à San Cristóbal, il y a l'Université de la Terre-Ivan Illich. Et l'on sait que, de manière indirecte, le sous-commandant Marcos fut un élève d'Illich.

C'est très important de nourrir la réflexion théorique à partir d'expériences pratiques de ce genre et des expériences pratiques ont besoin de cet appui intellectuel dans cette lutte – titanique, il faut bien le dire ! – entre la mégamachine techno-économique et les peuples. En Occident, on observe une dissidence chez ceux qui se battent contre les « *grands projets inutiles et imposés* » – l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes, la ligne à grande vitesse Lyon-Turin dans le val de Suse, etc. –, comme chez les apiculteurs qui se battent contre les néonicotinoïdes, ou chez ceux qui luttent contre la destruction de l'État social. Les combats revêtent de nombreuses formes. Les luttes ne manquent pas, et elles doivent arriver de tous les côtés.

[...] Il faut comprendre que le développement n'est que la transcription, en termes économiques, de l'idéologie du Progrès... Or, cette idéologie prend corps au XVIII<sup>e</sup> siècle, même si l'on peut trouver des embryons chez Roger Bacon – ancêtre de Francis Bacon – dès le XII<sup>e</sup> siècle. Idéologie, qui s'en prend, d'abord, à la représentation du temps. Dans les sociétés africaines notamment, le futur est une chose inconnue. Il se trouve donc derrière nous. Ce que l'on a devant nous, c'est le passé. Alors, l'objectif de la société est, en quelque sorte, de rejoindre le passé, c'est-à-dire le monde des ancêtres. Il en va de même pour les musulmans d'aujourd'hui, qui veulent retrouver la société du temps de Mahomet et de ses compagnons. Cette vision n'a rien à voir avec le Progrès. C'est une vision « passésiste », au sens propre « rétrograde », et c'est plein de bon sens d'une certaine manière !

Partant de là, le développement n'a aucun sens. Sans parler du fait que pour nombre de ces populations, la nature est sacrée. À ce titre, il y a un très beau texte de mon ami Jacques Godbout au sujet du gouvernement canadien, qui a cherché à tirer parti, mettre en valeur et même donner des

ressources aux Inuits. Étant donné qu'il y a pléthore de caribous chez eux, l'idée est venue de développer des usines de transformation de ces animaux. Lorsque le gouvernement a envoyé des émissaires porter le projet, Godbout relate qu'un chef inuit aurait répondu à l'un d'eux : « *Vous savez, bien sûr que nous mangeons les caribous, mais on a une très longue histoire avec eux* », et de questionner : « *Je ne sais pas si on peut leur faire ça.* »

Idem chez les Amérindiens de la Colombie-Britannique – qui pratiquent le potlatch – vis-à-vis des saumons. Chaque année, lorsque les poissons remontent les fleuves, les Amérindiens ne pêchent que la quantité dont ils ont besoin pour se nourrir. Ils considèrent les saumons tels des hommes comme les autres. Ils reçoivent le premier de l'année avec grande cérémonie et portent tous les restes à la mer pour qu'ils puissent se reconstituer l'année suivante. Évidemment, quand les Blancs sont arrivés et qu'ils ont vu beaucoup de saumons, ils ont monté des usines de conserves de saumons. Les fleuves se sont vidés. Les Amérindiens ont rétorqué aux Blancs que les saumons ne sont pas revenus, fâchés que les Blancs n'aient pas respecté le rituel. Donc, que ce soit chez les Peuls, les Amérindiens ou autres, il n'y a pas cette colonisation de l'imaginaire qui correspond à notre développement et qui suppose l'imaginaire du Progrès et de toute l'économicisation. C'est-à-dire d'une marchandisation et d'une industrialisation de l'entièreté de ce qui fait notre monde et notre vie.

[Le développement est par essence mauvais] parce que le développement, c'est le développement du capitalisme. Et le capitalisme reste l'exploitation de l'homme par l'homme et l'exploitation de la nature. C'est la destruction de l'harmonie des rapports entre les hommes et des rapports entre les hommes et la nature. C'est une aliénation totale. Si l'on peut donner une définition du Mal, je dirais que le développement, c'est le Mal. J'assume cela.

Évidemment, la représentation naïve du développement, vu comme un bien-être apporté aux pauvres, qui permet de dire qu'il y a un bon et un mauvais développement, est une vision purement idéologique. C'est donner un sens au développement qui n'a pas de fondement théorique.

[À propos du « solutionnisme technologique » qui permettrait de résoudre tous les problèmes auxquels nous sommes confrontés] je demande à voir... Non, on voit bien que ce sont des gadgets dérisoires, mais ça ne veut pas dire que ça n'a pas d'intérêt. Bien sûr que tout ce qui peut contribuer à réduire aussi bien les émissions de gaz à effet de serre que la destruction de la biodiversité est bon à prendre. Mais, le problème, comme l'a bien identifié un ministre de l'environnement tchèque des années 1970, est le suivant : quand vous avez une inondation dans votre salle de bain, c'est bien de prendre une serpillière et d'éponger le sol. Mais si vous n'avez pas coupé le robinet ou colmaté la fuite, ça ne sert pas à grand-chose. Donc, tous ces trucs de « *développement durable* », de « *croissance verte* », d'« *économie sociale et solidaire* », etc. sont des serpillières. Aujourd'hui, l'enjeu est d'affronter le problème en face et de voir la nature du développement et la direction vers laquelle la croissance économique nous emmène.

[À propos de ce qu'il faudrait faire] De notre côté, nous avons choisi le mot de « *décroissance* », parce qu'on identifie la source de nos problèmes à la société de croissance. C'est-à-dire que l'on place, comme concept central du délire de la modernité, l'illimitation. Et l'économie est effectivement au cœur de cela. Il y a un triptyque de l'illimitation. D'abord, l'illimitation de la production amène l'illimitation de la destruction des ressources renouvelables et non renouvelables. Puis, l'illimitation de la consommation débouche sur l'illimitation de la création de besoins qui nous fabrique des vies artificielles. La conséquence de ça, qu'on le veuille ou non, c'est l'illimitation de la destruction et des pollutions dont je vous fais grâce de la liste.

Mais, cette illimitation n'a pu être possible qu'à partir du moment où il y a eu illimitation éthique, bien résumée par la fameuse phrase de Bernard Mandeville : « *Les vices privés font les vertus publiques.* »<sup>[12]</sup> C'est la Loi et les Prophètes. C'est le capitalisme. C'est pour ça que c'est le Mal. Ça n'est pas un jugement romantique ou moral, non. C'est le Mal parce que c'est le suicide de l'espèce humaine [...]

En réalité, toutes les grandes philosophies avaient déjà anticipé les dangers de la démesure ; toutes les sagesse ancestrales, que ce soit la sagesse asiatique, indienne, chinoise ou les sagesse africaines et des autochtones d'Amérique. Toutes, et nos anciens philosophes y compris – Épicure, Diogène ou les Stoïciens –, toutes avaient dénoncé les dangers de la démesure ! La sagesse avec laquelle il faut renouer doit nous permettre de nous préserver de la démesure, alors que la rationalité économique, c'est précisément la démesure, le « toujours plus ».

Retrouver l'entièreté de l'article sur le site web de Liège-Décroissance : [decroissance.be](http://decroissance.be), rubrique *Articles*.

